

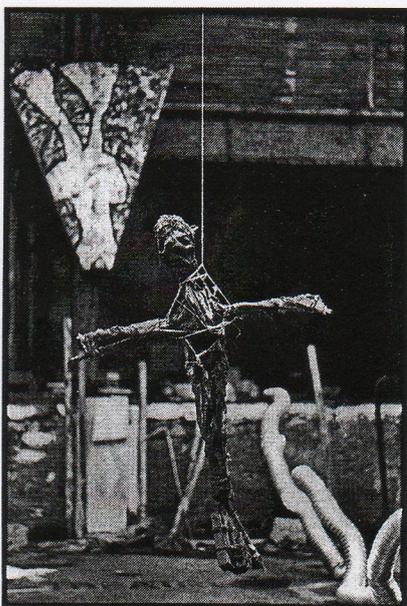
# ACHETEZ-MOI, JE VAIS MOURIR



Ô mon chou, j'ai déniché un squatt absolument exquis, avec des artistes qui crèvent la dalle.

L'argent est plus fort que l'art. Un bon peintre aujourd'hui n'est pas tant un peintre mort qu'un peintre mourant : parce qu'il va coûter cher. Pour trouver de jeunes artistes bien vivants, à des prix défiant toute concurrence, il faut aller dans les squatts.

**C**ombien ont-elles fait ces fameuses « Noces de Pierrette » de Picasso dont on nous rebattait les oreilles ? Trois cents millions. On en attendait quatre cents, tout le monde est déçu (le bruit court même que le tableau, en fait, n'aurait pas été vendu, son propriétaire ayant fixé un prix de réserve qui n'a pas été atteint). Conclusion : Picasso ne vaut pas Van Gogh. Car les « Iris » de Vincent, eux, avaient dépassé les trois cents millions. Non mais, vous vous rendez compte un peu où nous en sommes arrivés ? Plus personne ne parle d'art : l'argent parle pour lui. Quand on sait que le pauvre Vincent n'a jamais vendu un seul tableau (si, un, justement) de sa vie, il vous prend de singulières envies de tuer. Si la peinture est un capital, il devrait être émotionnel avant d'être pécuniaire. Mais le scandale n'est pas tant là. Après tout, Van Gogh et Picasso sont morts, paix à leurs âmes qui n'ont plus à se col-



Regarde-moi ça si c'est charmant !

leter avec la rapacité des vivants. Il existe par contre une nouvelle forme de spéculation « viagère » qui est encore plus rebutante. La formule est simple : il s'agit de repérer les jeunes artistes qui vont mourir et de parier dessus, comme sur un gladiateur ou un cheval de course.

## **Rech. artiste atteint sida**

C'est ce qui s'est passé pour Jean-Michel Basquiat, le jeune peintre haïtien mort d'une overdose. Inconsidérément porté aux nues aujourd'hui, le plus petit bout de papier et même la moindre photocopie signés de sa main valent des sommes folles. La même chose est en train de se reproduire pour Keith Haring, un autre graffittiste new-yorkais, atteint du sida. L'un de ses tableaux vient de dépasser le million de francs en vente publique. Ce qu'on n'avait encore jamais vu arriver pour un jeune peintre vivant, on le voit aujourd'hui se passer pour un jeune « mort-vivant ». Pourtant ces deux artis-



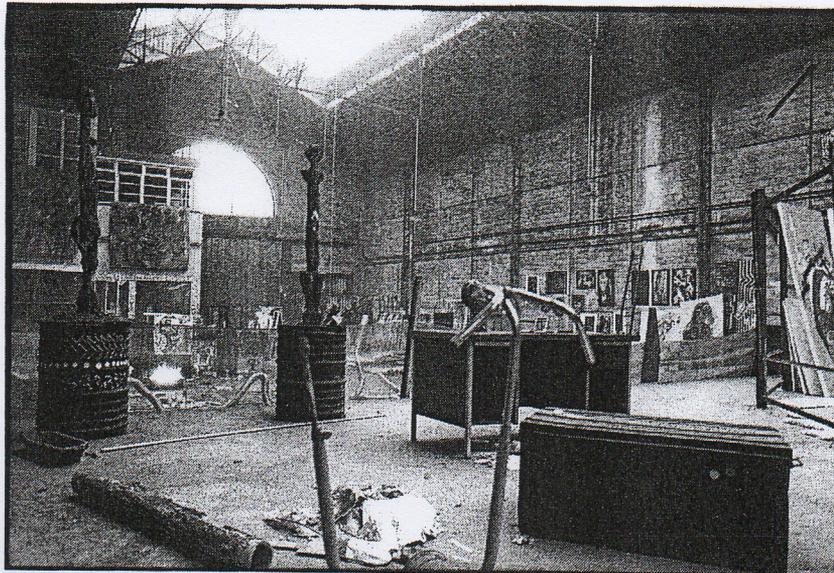
tes n'ont en rien bouleversé l'histoire de la peinture. Mais ils ont fait de la mort, bien malgré eux, un slogan. Le jeune peintre qui veut réussir n'a plus qu'une solution, clamer partout : « Achetez-moi, je vais mourir ».

Il existe cependant de jeunes artistes qui ont vingt ans, plein de talent, et aucune envie de crever la gueule ouverte. Il s'en cache ainsi quelques-uns dans un squatt artistique du 18<sup>e</sup>. Ayant repéré rue Boinod un vieil entrepôt désaffecté depuis plus de dix ans, René Strubel et ses amis y ont installé leurs pots et leurs pinceaux. Ils sont aujourd'hui une dizaine à peindre tous les jours, dans un froid abrutissant, à la maigre chaleur des braseros improvisés. La Mairie de Paris, qui ne s'inquiétait guère de cet entrepôt, en apprenant qu'il avait été squatté, vient de signifier aux artistes qu'il leur faut déguerpir au plus vite. Une première échéance avait été fixée fin novembre, qui finalement a été repoussée. Mais les artistes savent qu'il leur reste peu de temps pour peindre dans cet immense atelier improvisé. Alors ils travaillent sans relâche, sous l'œil amusé des habitants du quartier qui passent les voir de temps en temps.

### Le Squatt enfonce Drouot

Est-ce à dire que tous ces jeunes peintres sont dignes d'intérêt ? Non, bien sûr. Mais il en est deux au moins qui montrent une forte personnalité. Il y a d'abord René Strubel, le seul vétéran du lieu, puisqu'il a quarante ans. Strubel s'est constitué une incroyable collection de Christ en croix, souffrants, grimaçants, avec tous les déchets qui pouvaient lui tomber sous la main. Pour fagoter ses terrifiantes poupées totémiques, il va jusqu'à coller des carcasses de pigeons morts, des briques, des fleurs en plastique ou des moteurs de réfrigérateurs. Mais il métamorphose si bien les pauvres débris qu'il ramasse, en les chargeant d'une force émotionnelle inattendue, qu'il réussit à leur donner une douloureuse humanité. Et depuis le Christ sculpté par Germaine Richier pour l'église du plateau d'Assy (longtemps relégué d'ailleurs au fin fond d'une obscure chapelle), jamais Christ en croix n'avait atteint une telle modernité expressive.

Bien qu'également hanté par la mort, l'art de Felipe Vincenot est fort éloigné de ce dolorisme à fleur de peau. D'origine andalouse par sa mère, Vincenot, à vingt-trois ans, a déjà la fierté et la puissance dramatique austère des grands peintres andalous, de Zurbaran à Picasso. Fortement marqué par le monde de la corrida et par une aventure personnelle tragique (il a un jour repêché un



On y gèle, alors j'ai ressorti mon Chanel des sixties.

noyé), Vincenot évoque par un dessin squelettique, une gamme colorée terreuse et une tendance simplificatrice générale, des crânes de taureaux, des arêtes de poissons, et des têtes de morts affrontés. C'est sobre, noble et efficace. Alors n'attendez pas que ces artistes soient morts, reconnus ou oubliés pour vous en faire une idée. Allez les voir. Et puisqu'on ne peut plus parler d'art sans parler d'argent. Sachez que beaucoup d'œuvres sont à vendre à des prix abordables : 5 000 F pour une sculpture ou un tableau grand format, 2 500 F pour un petit format. En galerie, au minimum, c'est le double. Mais là, dans cet espace

imaginaire qu'est un squatt, l'art reste en échange avant d'être un commerce.

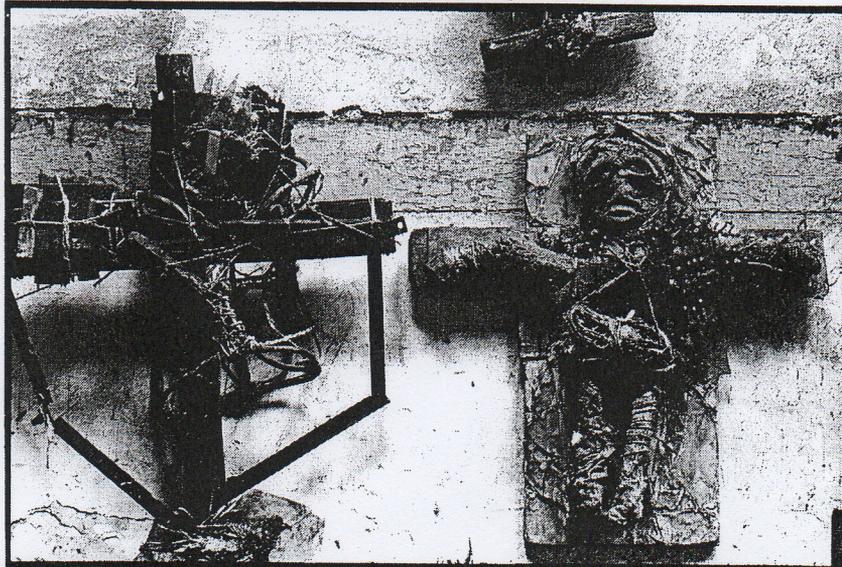
**Emmanuel Daye**  
**Photos Dubois-Hodgkinson**

• Atelier Squatt, 30 rue Boinod, 18<sup>e</sup>



Celui-là fera très bien dans notre manoir.

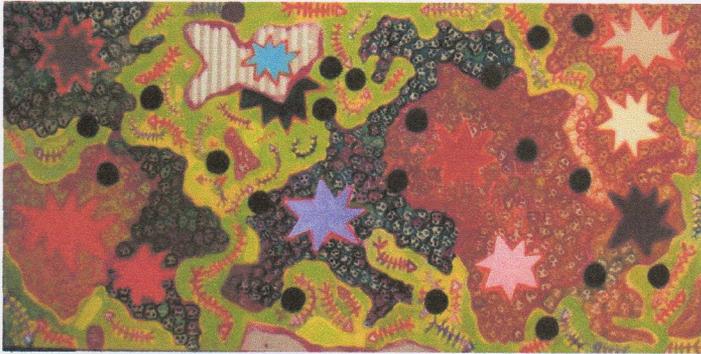
J'espère bien me faire un de ces mignons crève-la-faim, ça fera bisquer Charles-Henri.



# Felipe Vincenot

La peinture de Felipe, c'est une succession de vagues de violence et d'apaisements, de déflagrations et de jouissances, de noirs et de couleurs, sans cesse recommencés.

Car sa peinture, qu'il revendique comme «**rupestre contemporaine**», permet à ce «bouchon dansant sur les flots» âgé de 38 ans de se situer dans le monde depuis quinze ans. De résister.



**Sur la Terre comme dans les mers** - 2004  
pigments acrylique sur toile 100x195 cm

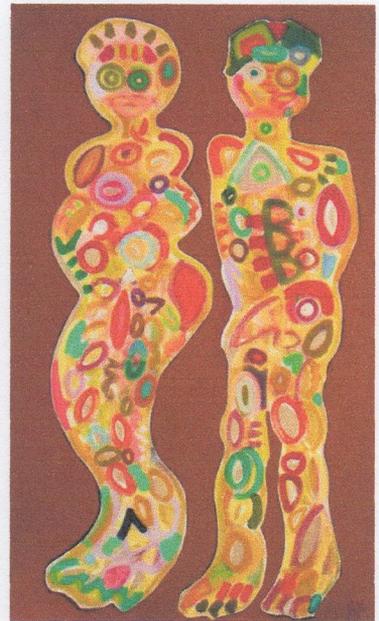


**Le Monde à l'envers** - 2004  
pigments acrylique sur toile 114x146 cm

Ces suites de ruptures forment un continuum de grands formats, marqué par des signes récurrents. Son vocabulaire ; arêtes de poissons, têtes de morts, mais aussi couples enlacés, femme à l'enfant... porte les stigmates de la mort et de la révolte mais aussi de l'humour et de ses amours.



**Mundo salvaje** - 2004  
pigments acrylique sur toile 130x200 cm



**Pareja** - 2003  
pigments acrylique sur toile 200x135 cm

Sa petite mythologie personnelle s'appuie sur une biographie à triple détente...

La première, le sentiment très jeune d'appartenir déjà à la famille de la peinture: Goya, Gauguin, Picasso, Basquiat, Penck... Un arbre généalogique choisi, lui qui est passé quelques temps par les Beaux-Arts de Nancy. Enfance et adolescence dans une famille petite bourgeoise, bercé entre la grisaille de l'est de la France et la lumière du sud de l'Espagne où vivait sa grand-mère maternelle.

Entre visions colorées et quelques douleurs qui lui ont fait peur de devenir fou, comme son jeune frère. Tout en y échappant grâce à la peinture. Conscient que «la peinture ne change pas le monde» mais sa vie certainement. C'est parfois du «vomi, une thérapie, une analyse sauvage». Et puis un troisième passage où alterneront l'errance de la rue, à son arrivée à Paris, quelques voyages en Afrique et les squats artistiques qui lui ont appris les grands ateliers collectifs, la construction de lieux communautaires éphémères et le plaisir de la tribu, des «écoles de vie».

Aujourd'hui, Felipe peint dans un atelier prêté pour six mois, en banlieue parisienne, multiplie les toiles. Et aligne les anciennes, comme le périple de sa jeune vie tumultueuse. Une biographie picturale aux ruptures permanentes, aux retours incessants.

## Toile à toile

Toutes ses grandes toiles sont en lin brut, travaillées avec des pigments poudreux, ce qui leur donne cet aspect crayeux, ce «rupestre contemporain».

Dans «*Tableau de chasse*» (1989), une tête de taureau triomphe au dessus de petit crânes, soleil et ombre semblent s'y combattre. «*La prophétie du chieur*» (1990) est là encore divisée en deux parties: un personnage nu défèque sur le monde, entre rire et cri, mais inquiet (haut de la toile), ce Cassandre démiurge surveille son terrier de malheur, autour duquel s'agitent des petits personnages pantins qu'ils ne maîtrise pas (bas de la toile). On y lit le rire (jaune) du peintre. «*La momie et le chacal*» et «*A qui manquent-t-elle*» (1990) sont deux toiles plus inquiétantes. Noir et couleurs sombres y dominent, compositions rupestres soignées entre personnages et objets, Vincenot ne laisse s'échapper aucune lueur d'espoir.

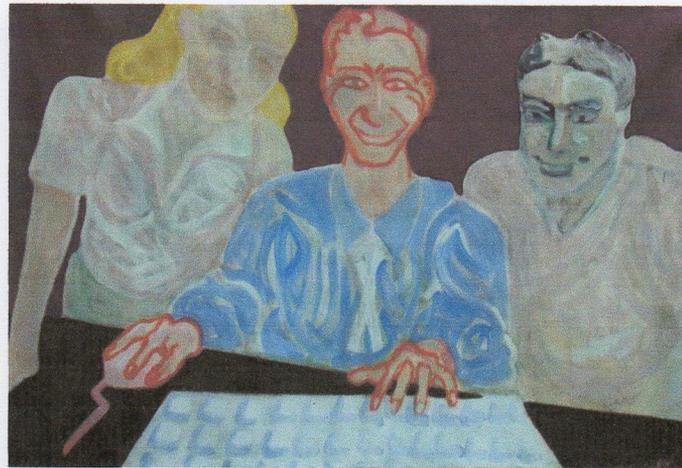
En 1997, «*F + B = M*», la cabalistique du peintre -momie et tête de mort- est reléguée au second plan, tandis qu'au premier, apparaît, un jeune humain, une sorte de bébé enfant à ventre de squelette mais au visage expressif qui semble avoir quelque chose d'important à dire.

Période africaine, Une année passée au Cameroun, entre femme et enfant, sans exotisme, mais entre inquiétude et apaisement. En 1999, «*Home, sweet Home*», une autre vision de l'Afrique, avec une petite silhouette de femme sans tête ni pieds, qui va courir sur bien des toiles comme un signe récurrent. Comme une frise plutôt joyeuse, entourant une maison paisible. Une des rares toiles où l'on fait une pause, un apaisement, dans la construction simplifiée.

Car les humains de Vincenot ne sont pas souvent joyeux, sauf «*Marta et Camille*» (2001) ou «*l'Homme à l'ordinateur*» envahi d'un rire sarcastique, qui semble défier cet outil technologique, du genre «tu ne m'auras pas». Sinon, avec «*Quoi de neuf sur terre?*» (1999), l'inquiétude est à nouveau portée par des visages ravagés, des couleurs sombres et toute absence d'espoir.



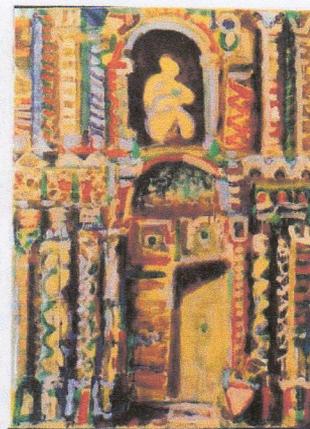
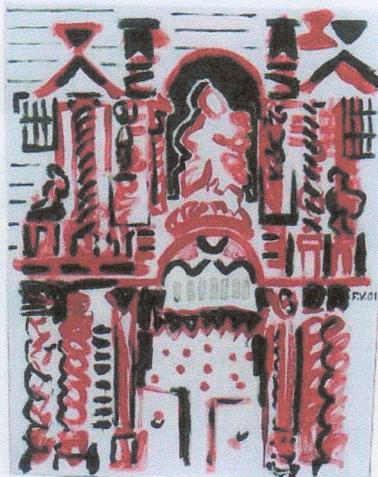
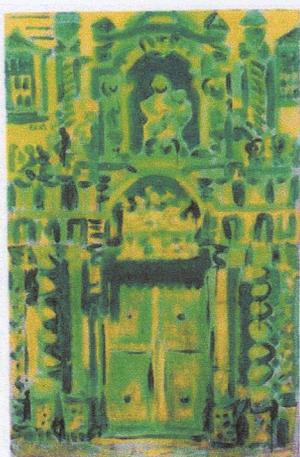
**Marta et Camille** - 2001  
pigments acrylique sur toile 110x160 cm



**l'Homme à l'ordinateur** - 2001  
pigments acrylique sur toile 90x130 cm

En 2001, la «*Femme au chapeau*» et «*Jour de fête*», une nouvelle légèreté, comme des vivats à la vie, surtout une écriture qui s'éloigne du graffiti, pour des mises en scène et du dessin plus maîtrisé.

En Espagne, la porte d'une église d'Alicante, est un autre passage. A travers différents exercices de style, les «*Portes*» permettent à Vincenot de rejouer avec ses motifs rupestres, dans un cadre donné, tout en assumant ses racines mi-espagnoles, côté habits de lumière, côté muerte. Un pays qui comme le Mexique le représente. Mort joyeuse. Sexe, accouplements viennent compléter la « vie et mort des hommes libres ».



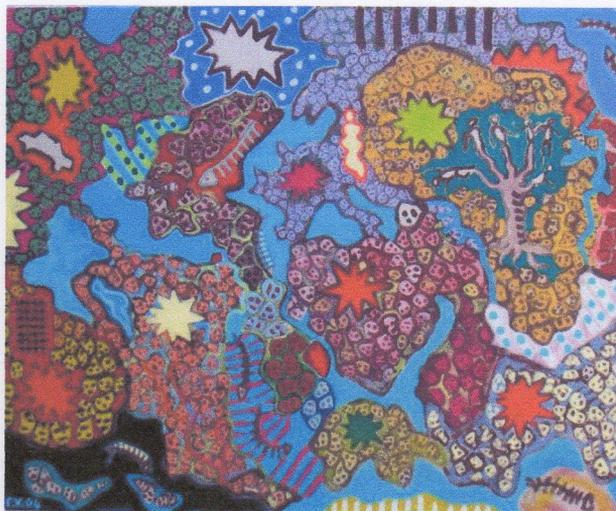
**Grande porte verte et jaune** **Porte verte et jaune** **Grande porte à l'africaine** **Porte saturée harmonieuse**  
Variations sur la façade de l'église Santa-Maria à Alicante, Espagne, série d'acrylique sur toile, 2001

## Mapamundos

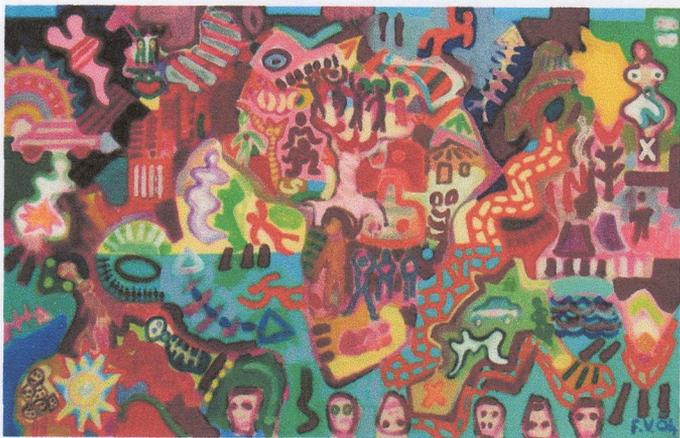
Ses «cartographies» du monde représentent une nouvelle étape, en cours, de son travail. Accumulation de petits détails décrivant un monde explosif. Continents fantastiques, à la dérive. Changement d'écriture, signes et graffitis se font presque tapisseries. Ce travail en série, sur la répétition, représente et concentre quinze ans de travail, sa cosmogonie à la fois picturale et graphique, mais aussi philosophique: il ne faut pas détruire la planète. Il cherche un nouvel équilibre entre apaisement et déflagration, sans être didactique, en offrant aussi poésie, chaleur et espoir.



**Naissance du Monde** - 2004  
pigments acrylique sur toile 125x194 cm



**Le Monde est beau** - 2004  
pigments acrylique sur toile 114x146 cm



**Trois continents** - 2004  
pigments acrylique sur toile 130x200 cm



**Mundo es corrida** - 2004  
pigments acrylique sur toile 100x195 cm

«Au départ, je ne pouvais que parler de moi, pour soigner mes bleus. Aujourd'hui, je veux parler aussi du monde, le chaos s'est ordonné, le «squelette» s'est incarné, il s'humanise. Sans vouloir aller vers une peinture formelle. Toujours envie de faire peur, de triturer les esprits, de travailler à même l'âme du contemplateur». Dans un combat, contre lui-même, pour les autres, Felipe Vincenot a inventé sa caverne contemporaine, où mi-érudit, mi-profane, il travaille sur l'humanité comme si elle était première, comme s'il avait tout oublié. Même si ses traces sont empreintes de mémoire, d'inconscient collectif. De sacré sans être croyant, « en communion avec les ancêtres, pour mieux débouler dans le futur, avec la peinture comme medium.»

« Le monde n'a jamais eu autant besoin de l'art et des artistes, pour moi, c'est comme si c'était le début de la peinture».

**ANNE-MARIE FEVRE**  
Journaliste à Libération